

in memoriam

Un chrétien atypique, Jean-Marie Paupert

Jean Marie Paupert est mort le 24 juin 2010 : le jour des feux de la saint-Jean, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, le plus long jour de l'année. Pour lui qui aimait la foi enracinée et récupératrice des traditions païennes – « l'Église implantant... la Noël du Sauveur au Solstice d'hiver, la fête de son précurseur Jean le Baptiste, au Solstice d'été ; les feux de la saint-Jean, le feu nouveau de pâques, l'eau, le feu encore et toujours, le cierge pascal (et la reine des abeilles), le pain, le vin, les noces, l'huile sainte... tout cela est, comme miracle, aux antipodes de la foi pure et syndiquée » (*Péril en la demeure*, p.248), ce 24 juin, plutôt qu'une coïncidence, est un mystérieux rendez-vous.

Il entretenait avec la mort une relation à la fois familière et angoissée. J'en donne ce témoignage : pour un livre auquel il avait largement participé (*Dieu est-il mort en Occident ?*) je lui demandais si son hymne aux mères patries – Jérusalem, Athènes et Rome – était un poème du fils reconnaissant ou un chant du cygne. Je songeais au chant du cygne de l'Europe hellénico-romano-judéo chrétienne, et ma question était sans doute maladroite. Lui me répondit par son propre chant du cygne.

– Jean-Marie PAUPERT : « Chant du cygne ? » *Question qui, avouez-le ne peut que faire penser à la mort. Or il est vrai que je suis un homme refusant la mort mais habité par la mort, comme je fus un petit garçon hanté par la mort : « Maman, est-ce qu'on en meurt ? » demandais-je angoissé à ma mère à propos de la moindre alerte. Pour quoi aussi votre interrogation m'a aussitôt renvoyé à la « fin de course », si fortement frappée dans l'admirable chapitre 4 de la deuxième épître de Paul à Timothée et que j'ai toujours su par cœur en sa version Vulgate, depuis qu'un vieux chanoine lettré me l'a fait apprendre en ma prime jeunesse. Vous savez du verset 1 au verset 8. « Testificor coram Deo et Jesu Christo... ⁽¹⁾ » etc, jusque « qui diligunt adventum ejus ⁽²⁾ ». C'est là qu'on trouve les fameuses exhortations - : « prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa ⁽³⁾ » qui se précipitent et se heurtent à un rythme haletant de prosodie en harmonie imitative qui me convient si bien et m'enchantent. C'est là aussi que chante l'âme de l'Apôtre affrontant la mort : « Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis*

meae instat... ⁽⁴⁾ » *C'est là enfin qu'il se console* : « Bonum certamen certavi. Cursum consummavi, fidem servavi... ⁽⁵⁾ ».

« *Cursum consummavi* : j'ai achevé ma course. » Ai-je achevé la mienne, au sens de l'Apôtre, au sens qu'en fine latiniste vous savez du verbe *consummo* qui veut dire : faire le compte final, achever, parfaire ?

Certainement pas. En ce sens, on ne peut parler de chant du cygne ».

Par sa contribution à ce livre, par les nombreux entretiens qu'il accorda à la revue *l'écritoire*, il nous était proche et fraternel. Il y avait eu une rupture douloureuse dans sa vie. D'abord progressiste chrétien, il était fêté, chéri des médias, édité par Grasset et Fayard. En 1982 encore, Françoise Verny le pressait d'écrire ses *Mères Patries*, livre composé dans un grand élan, sans aucune documentation préétablie, et peut-être le plus beau de ses livres.

Mais déjà, en 1979, avec *Péril en la demeure*, il se raillait lui-même, au temps où, « assis sur (son) prie-Dieu, (il) mijotait (ses) brûlots progressistes », et accusait les nouveaux clercs de faire l'amour au monde sur le lit de Procuste : « *On couche la révélation sur le lit de Procuste de la sensibilité moderne et l'on coupe tout ce qui dépasse* ».

Et dans ses derniers grands livres, il adressait à l'Église, et au Pape, « *une longue plainte valant passion et réclamation* », comme il me le disait dans une dédicace, et cette autre, avec l'envoi de sa *Lettre ouverte en recours à sa Sainteté le pape Jean-Paul II sur une Église anarchique*, témoignait de son destin désormais de solitaire et de franc-tireur : « *Pour Danièle Masson, en témoignage d'amitié et de gratitude pour la fréquentation du « Vieux de la montagne », ce fort coup de gueule qui est aussi un cri du cœur (que non pas, le moins du monde, un coup de tête !)* ».

À quoi attribuer la rupture qui le fit passer du modernisme à la tradition, ou, diraient les simplistes, de la gauche à la droite ?

Il me semble qu'il en donne fugitivement l'explication dans *Dieu est-il mort en Occident ?* (p.217). Sans doute, au nom de l'Évangile des épousailles brouillonnes avec le monde, avait-il fait, dans sa période progressiste, le sacrifice des institutions « chrysalides sèches », du grégorien, qu'il avait tant aimé, de l'inscription temporelle du christianisme dans les *Mères Patries*, au nom de l'humanité moderne « lancée selon une accélération progressive vers l'Un ».

Mais il avait gardé, pour lui-même, sa culture philosophique : « *Ne croyez pas que je me débarrassais sans vergogne de ma solide culture philosophique, Aristote, saint Thomas, etc. Là mon attitude était un peu plus inconséquente, voire hypocrite : je me la gardais bel et bien pour moi, continuant à la trouver irremplaçable et supérieure à toute autre. Mais là encore, sacrifice, sacrifice ; je*

me disais bêtement qu'il fallait – pour les autres, pour ceux du commun – consentir à faire avec Kant et Comte, Marx et Freud, ce que Thomas d'Aquin avait fait avec Aristote et Averroès : refrain à la mode de l'époque ». Toute la différence entre Émile Poulat et Jean Marie Paupert est là : Poulat, homme des Lumières, est kantien, et pense que l'époque exige de l'être, Paupert ne le fut que pour la galerie, pour « ceux du commun ». Il resta, pour lui-même et comme en réserve, profondément thomiste, et ce thomisme fut le système immunitaire qui, loin du « petit rabbi self-made man Jeshuah » qu'il chantait en ses débuts, le protégea des ravages des Lumières, et lui fit comprendre qu'on ne peut dissocier la foi et la raison, ni la foi et la civilisation. Ce qu'il me disait à sa manière : « Je suis un rescapé – ou un miraculé – de mai 68 dont la révolutionnette m'aurait définitivement dégouté de tous les brouets cuisinés aux feux alambiqués des Lumières ».

Nous présentons, ici, d'abord, son itinéraire spirituel, dont il a tracé les jalons dans sa participation au livre *Dieu est-il mort en Occident ?* Puis les entretiens qu'il nous accorda, dans *l'Ecritoire*, sur ce qui reste peut-être sa plus riche contribution à l'histoire de la pensée occidentale : les racines ou les sources de l'Europe.

Pour plus de clarté, nous les avons placés sous deux rubriques distinctes : *Racines et Identité de l'Europe*, et *Déclin ou retour du sacré*.

Sont enfin reproduites les réponses qu'il apporta aux questions que nous lui avons posées sur *la querelle des nouveaux réactionnaires*, puis sur *la laïcité*. Ces enquêtes, la première en 2003, la seconde en 2004, liées alors à des sujets d'une brûlante actualité, mais qui n'ont pas pris une ride, nous les avons menées aussi, la première auprès de Christian Combaz, Gérard Leclerc, Pierre de Meuse, Bernard Dumont, François Huguenin, Marcel Gauchet, Louis Martinez, Alain Soral, Georges Paul Wagner ; la seconde, auprès de Vladimir Volkoff, Jean François Mattei, Georges Paul Wagner, Bernard Dumont, Émile Poulat, Rémi Fontaine. On peut s'y reporter.

Danièle Masson

- 1) *Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus.*
- 2) *ceux qui auront attendu avec amour sa venue.*
- 3) *proclame la parole, insiste à temps et à contretemps, réfute, menace, exhorte.*
- 4) *quant à moi, je suis déjà répandu en libation et le moment de mon départ est venu.*
- 5) *j'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi.*